

rêta tout à coup comme pétrifié : son regard venait de s'attacher sur le marquis, et cette fois il l'avait reconnu.

Montespan était resté dans la même attitude provocante et sans façon, les jambes étendues, la tête appuyée sur le dos du fauteuil. Il regardait fièrement à son tour le maréchal-duc, qui était resté tout stupéfait et il s'écria enfin avec son ton gougenard ;—Par la sembler ! due, je donnerais cent pistoles, pour que quelqu'un de ceux qui vous trouvent de l'esprit pût vous voir en ce moment !

Vivonne, revenu de sa première surprise, s'élança vers le marquis et lui dit en lui serrant le bras avec force :—Sortez d'ici, monsieur, sortez !... ou j'appelle mes gens...—On dit que vous êtes brave, monsieur le maréchal, et cependant vous n'oseriez pas faire cela.—Je ne l'oserais pas !—Non, parce que je me nommerais devant vos gens, et dans peu on saurait à Versailles que le marquis de Montespan a passé huit jours au château de Mortemart en compagnie de sa charmante épouse. Cela sans doute dérangerait un peu vos projets, monsieur le duc ; car vous espérez encore une réconciliation, et...—Eh bien ! sortons, monsieur ; vous êtes gentilhomme et vous me rendrez raison....—Messieurs ! s'écria la marquise avec terreur en se jetant entre eux.—Laissez donc chère dame, reprit l'audacieux Montespan sans s'émouvoir, M. le duc n'y pense pas ; si lui et moi nous nous battons, ce duel sera nécessairement beaucoup de bruit ; ce sera bientôt le sujet des bavardages de toute la cour. Au cas où l'un ou l'autre ne serait pas tué, l'un ou l'autre serait mis à Pignerol ou à la Bastille ; et vous, madame, vous seriez alors disgraciée sans espérance ; car on n'oserait plus vous voir après un tel scandale, et vous seriez sacrifiée aux bonnes mœurs...—monsieur le marquis...—Écoutez, reprit Montespan en se levant avec un air de bonhomie, je suis bon diable au fond et je ne veux pas vous être importun trop longtemps. En venant ici je n'avais d'autre pensée que de m'assurer que ma très chère et très honorée femme était aussi heureuse qu'elle mérite de l'être, et j'ai vu ce que je voulais voir. Il ne me reste plus rien à faire ici, et pour vous être agréable, je consentirai à regagner mes domaines. Duc, vous alliez partir, je crois ; j'ai vu un carrosse de voyage dans la cour.... Je vais le prendre pour retourner à mon château des Pyrénées ; donnez les ordres.

Le duc resta un moment confondu de tant d'impudence ; il semblait ne pouvoir prononcer une parole, tant la colère suffoquait. Mais sa sœur lui adressa vivement une prière à voix basse, et il s'approcha lentement de l'antichambre pour donner l'ordre qu'on exigeait de lui. Le marquis reprit, en s'adressant à Athénaïs :—Encore une condition, belle dame ; il me faut votre promesse que mon séjour dans cette maison ne sera la cause d'aucune vengeance contre vos gens ; j'entends être seul responsable de mes folies.

—Personne ne sera puni pour le mal que vous m'avez fait, dit la marquise en gémissant.

En ce moment Vivonne rentra.

—Je suppose, reprit l'imperturbable marquis, que l'on aura mis une volonté froide et quelques lois dans le carrosse ; on m'a ruiné et affamé dans le château pour l'honneur de la famille, il ne convient pas que je parte les poches et le ventre vides.

Le duc frappa du pied avec une rage concentrée ; mais Montespan n'en garda pas moins son ironique sang-froid.—Allons, dit-il je vois qu'il faut que je prenne congé, car je finirais par devenir importun. Adieu, madame la marquise ; adieu, monsieur le duc ; je souhaite la continuation de la prospérité de Mortemart.

Il fit un salut profond et s'avança vers la porte ; puis il revint sur ses pas et dit à Vivonne :—Votre bras, monsieur le duc, votre bras jusqu'à la voiture, afin qu'il ne soit pas dit que je suis chassé comme un intrus du château de Mortemart.—Monsieur, vous lasserez ma patience....—Aimez-vous mieux que je reste ?

Vivonne se mordit les lèvres jusqu'au sang. Cependant il lui prit le bras et ils